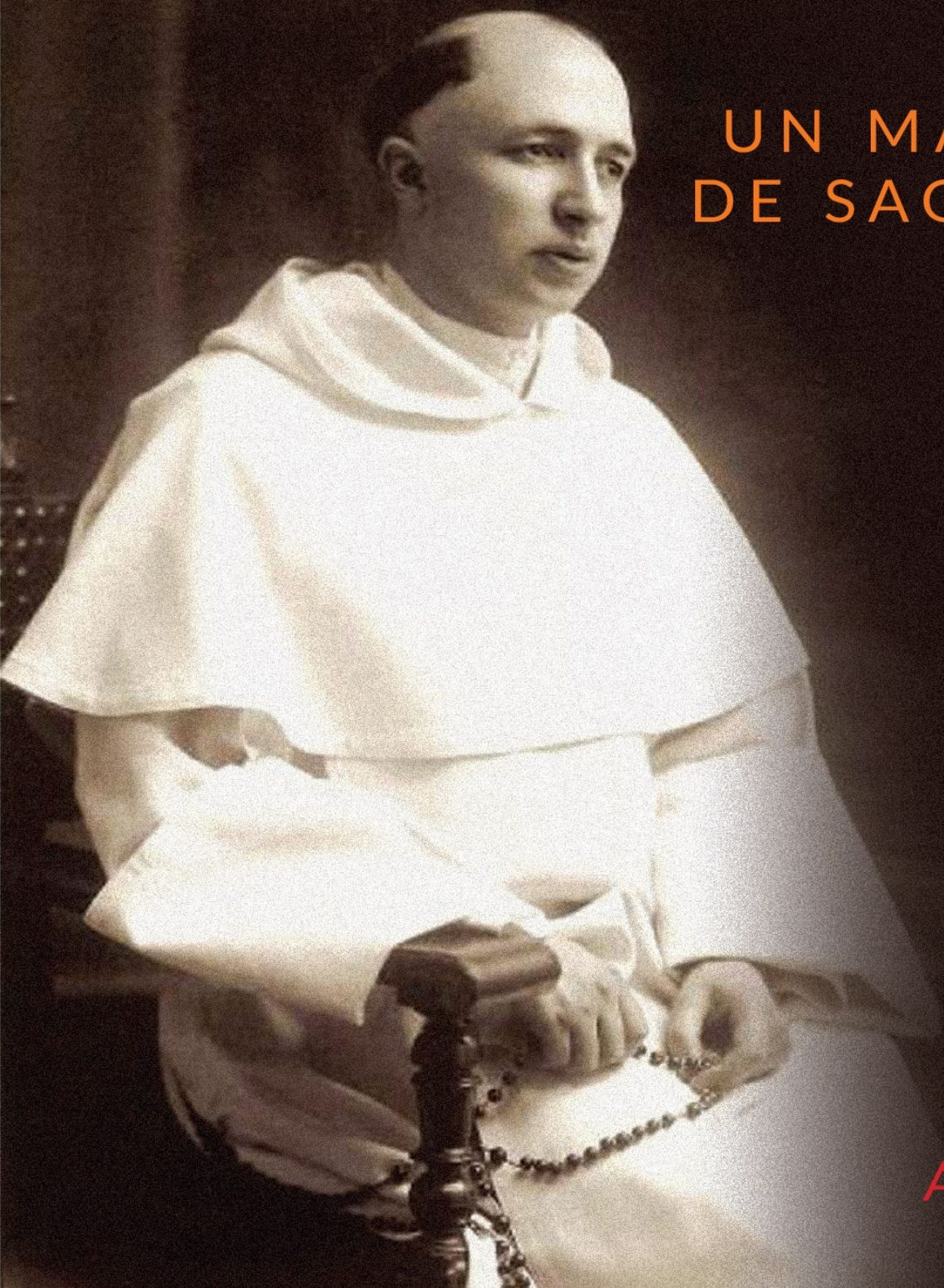


CAMILLE LECA

LE PÈRE JOSEPH-MARIE PERRIN

UN MAÎTRE
DE SAGESSE



ARTEGE
EDITIONS

Le Père Joseph-Marie Perrin
Un maître de sagesse

© 2015, Groupe Artège
Éditions Artège
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.artege.fr

ISBN : 978-2-36040-297-7

Tous droits réservés pour tous pays

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'immeuble. J'ai dit « oui » immédiatement, heureuse de ne pas le savoir isolé à son âge. Ainsi, désormais, chaque dimanche après la messe, nous rentrions à la maison. Le lundi matin, en allant travailler, je le raccompagnais rue Moustier. Une vie nouvelle commença dès lors pour moi, une vraie vie de famille qui dura jusqu'à sa mort. Le père devint tout naturellement pour moi une aide spirituelle précieuse, un ami et un vrai père. C'est ainsi qu'en raison de sa cécité, toutes les fois que cela m'était possible en fonction de mon activité professionnelle, je devins « ses yeux », suivant la belle expression qu'il aimait à employer.

Chaque été, je le rejoignais dans la Drôme pour un mois de travail avec lui. Bruno Calvet, un de ses amis, originaire du Bordelais et âgé de 60 ans, avait acheté là au début des années 1980 un hameau perdu à 800 mètres dans la montagne. Ce domaine de 380 hectares, Le Pradier, situé à 15 km de Dieulefit, comprenait plusieurs corps de bâtiments que Bruno avait restaurés pour en faire un centre de ressourcement spirituel destiné aux laïcs. Le père Perrin, que Bruno avait rencontré en 1984, l'avait encouragé dans son projet ; Bruno le considérait d'ailleurs comme le cofondateur du lieu.

Le Pradier fut pour le père source de grande joie, car c'est là, les dernières années de sa vie, qu'il exercera la majeure partie de son apostolat. Dans ce lieu de toute beauté, le père prêchait une retraite en juillet et une autre au mois d'août. Il y allait parfois durant les fêtes pascales pour un temps d'enseignement ; il y retournait au mois de mai et parfois en septembre où, à cette occasion, il apportait son aide spirituelle à un groupe de psychologues chrétiens.

J'eus également l'occasion d'accompagner le père Perrin à Paris où il retrouvait régulièrement son amie Régine Pernoud, (1909-1998) historienne et spécialiste du Moyen Âge. Il l'avait rencontrée en septembre 1943 et, chaque été, elle venait au

Pradier suivre les retraites du père. « Sa joie d'être est d'autant plus extraordinaire qu'il est atteint de cécité », écrivait-elle en parlant de lui¹². Lorsque je pouvais me libérer, j'accompagnais également le père à Beaune où il retrouvait sa sœur, Marie, atteinte elle aussi de cécité, et son neveu, Alexis, magistrat qui l'appelait « On'Mi », abréviation « d'oncle Michel », expression qui remontait à son enfance. Je fus témoin, lors de leurs rencontres, de la profonde tendresse que le père éprouvait envers les membres de sa famille. D'autres voyages nous amenaient aussi bien souvent à Lourdes où le père retrouvait sœur Marie-Réginald¹³.

Le primat de l'amour

*Ô inestimable, très douce charité, qui ne s'enflammerait à tant
d'amour ?*

Quel cœur peut se défendre de défaillir ?

*Toi, abîme de charité on dirait que tu es fou de tes créatures,
comme si tu ne pouvais vivre sans elles,
bien que tu sois notre Dieu, qui n'a pas besoin de nous.*

Sainte Catherine de Sienne¹⁴

« Et maintenant, loin de tout, cachons-nous dans les plaies du Seigneur. Hors l'aimer tout est vain et ce grand mystère de son amour est si poignant. Ce poids sur l'âme de la grande folie de l'amour éternel, qu'il ferait bon de s'en laisser écraser¹⁵. » Ces mots bouleversants qu'il écrit à Juliette Molland, nous plongent immédiatement au cœur même de ce que fut sa spiritualité, celle qui marqua toute son existence. C'est toute son âme qui s'offre à nous à travers cette parole qui embrase nos cœurs, car qui peut résister à l'amour de Dieu ? Ce qui a dominé, durant ses années de noviciat au couvent dominicain de Saint-Maximin, c'est la découverte progressive que Dieu ne veut rien qu'être aimé car il est amour. « Jamais notre pauvre esprit n'en pourra scruter la profondeur ; il peut seulement se pencher sur l'insondable abîme pour s'y perdre enfin dans un vertige d'amour et d'adoration¹⁶. »

Sa vie durant, à travers ses écrits et entretiens, le père n'eut de cesse de rappeler page après page la soif ardente de Dieu envers

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je le voyais très souvent passer de nombreux coups de téléphone lorsqu'il avait besoin d'être conduit quelque part.

En effet, cette joie divine n'est pas joie béate ou fuite des réalités et il prenait soin de bien le préciser : « Le Seigneur en pleurant devant le tombeau de son ami Lazare et en répandant une sueur de sang dans son agonie, a enseigné aux siens que leurs larmes ne sont pas des blasphèmes et que le mal est une terrible réalité³⁵. »

En raison de sa cécité, les joies que peuvent procurer les splendeurs de la nature étaient étrangères au père Perrin, l'arrivée du printemps ou les couleurs d'automne, un coucher du soleil, un vol d'oiseau sur la course des nuages, que sais-je... Comme il devait me l'avouer aussi dès nos premières rencontres, la musique à laquelle il me disait être totalement hermétique ne pouvait non plus lui apporter une quelconque consolation. Mais sa cécité le rendait sensible à une autre musique, celle des âmes que le Seigneur mettait sur son chemin. Souvent, en parlant d'untel ou d'unetelle, je l'entendais dire : « Oh, oui, il est beau », ou « Oui, elle est belle. »

Il était « condamné » aux joies les plus hautes, les joies intérieures, qui sont comme le sceau de la présence de Jésus-Christ – source de toute joie – dans une âme. Dans une lettre adressée à Juliette Molland, il écrivait : « Ce qui compte dans une infirmité et ses diverses applications, c'est l'usage qu'on en fait. Le Seigneur n'aime que les donneurs joyeux. Priez pour que je le sois de mieux en mieux³⁶. »

Je repense soudain à l'une des plus grandes joies qui illumina la vie du père Perrin les derniers mois qui ont précédé son départ au ciel ! Un jour, alors qu'à la suite d'une chute, il ne se déplaçait plus qu'en fauteuil roulant, il reçut la visite

d'Emmanuelle, sa filleule, qui, en 1995, avait été baptisée en Corse à l'âge de 30 ans. Apprenant que son parrain était bien fatigué, elle confia ses trois enfants à son époux et prit l'avion de Figari, pour venir directement chez les Petites Sœurs des Pauvres.

Sa venue fut pour le père un merveilleux cadeau. Je le revois nettement : il était comme un enfant, totalement bouleversé, au bord des larmes. Il savait la situation financière difficile de cette jeune maman qui avait pris l'avion simplement pour venir le voir ; il était émerveillé de tant de délicatesse ; son visage rayonnait d'une joie toute surnaturelle. J'avais l'impression qu'il ne voulait pas perdre une seconde de la présence d'Emmanuelle. Il était penché vers elle, buvant ses paroles, très ému, et attentif en même temps. En ces instants presque irréels, sa chambre semblait avoir disparu, seul m'apparaissait son visage transfiguré, le visage d'un être totalement transparent de la lumière du Christ, transparence qui était comme la conséquence d'une totale dépossession de lui-même. En revivant plus tard ces instants, je ne pus m'empêcher de penser à certains tableaux de Rembrandt. Quand l'heure du départ sonna, Emmanuelle, après l'avoir embrassé revint sur ses pas pour lui renouveler son affection et me rejoignit près de l'ascenseur. Les larmes aux yeux, elle m'avoua : « J'ai vu un saint. »

On peut dire aussi que la joie du père Perrin, pour tous ceux qui l'ont connu, prenait sa source dans sa volonté constante de se conformer entièrement au Fils bien-aimé dont la nourriture était de plaire au Père en toute chose. À ce propos, tout était grâce pour lui, la moindre rencontre, le moindre événement, la moindre joie comme la moindre contrariété et il aimait à redire : « De même que tout est grâce pour qui se situe au niveau de la grâce, on peut dire que tout est joie. »

Mais comment acquérir cette joie ? Après nous avoir rappelé les sources de la joie chrétienne, le père Perrin, dans un chapitre intitulé « Le chrétien huit fois heureux³⁷ », nous indique la voie royale, celle des béatitudes. Le chemin est tout tracé. Nous voici immédiatement emporté au sommet de la montagne, dans l'herbe, aux pieds de Jésus et recueillant comme un trésor les huit béatitudes que le Maître du bonheur, selon l'expression du père Perrin, daigna imprimer en nos cœurs. Lorsque ce prêtre aveugle, au fil des pages de *L'Évangile de la joie*, nous entraîne sur les sentiers escarpés et exigeants des béatitudes, nous éprouvons comme une immense surprise, car tout en entendant résonner la voix incandescente de douceur du divin Maître nous enseigner le chemin du bonheur, « Heureux les pauvres de cœurs, le royaume des cieux est à eux... heureux les doux etc. », nous voyons apparaître comme en transparence le visage lumineux de ce prêtre brûlé non seulement par l'amour mais par la joie même de Dieu. Oui, il s'était totalement identifié au Maître en cherchant toute sa vie à faire sa volonté d'amour et aux yeux de tous ceux qui l'ont bien connu, on peut dire sans se tromper, qu'il a vécu chacune des exigences contenues dans les huit béatitudes et qu'à la fin de sa vie, il était vraiment devenu « huit fois heureux ».

Enfin, quel était pour ce prêtre, le signe qui garantissait l'authenticité de la joie ? Dans un texte non daté mais rédigé après l'année 1989, il révèle « qu'elle rend compatissant à toute misère comme le Seigneur ».

Ainsi qu'il l'écrivait dans un autre texte non daté : « La sainteté par la joie n'est pas une route offerte aux tempéraments heureux et bien richement doués mais au contraire la route offerte aux plus pauvres qui acceptent de croire à l'amour. » Oui,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aller aux impressions du moment, ouvert à l'enthousiasme mais aussi pris par des tristesses désespérantes. Très vite – et d'autant plus vite, que le père Maître était là – je compris que la vie avec Dieu exigeait la libération complète de toutes ces servitudes. Comment faire ? Une de mes premières convictions fut en ce domaine la nécessité de « dompter la langue ». Je ne sais plus comment cette idée s'installa en moi mais ce fut certainement saint Jacques qui fut l'essentiel. Je voulais me posséder, me prendre en mains, éviter les écarts de ma sensibilité et de mon imagination ; L'Esprit Saint me disait le moyen efficace. On ne remarquera jamais assez la vigueur de ses affirmations et la richesse qu'il y a dans cette doctrine.

Ce n'est que plus tard que j'ai compris l'adorable leçon donnée par le Maître « ouvrant ses lèvres » pour nous enseigner et se taisant quand il se fut agi de Lui. Son baiser doit sceller nos lèvres et nous apprendre à ne parler que pour Lui... pour nos frères à cause de Lui. Les récréations et les promenades étaient ma crainte ; je m'y laissais aller à trop parler, j'étais enclin à la discussion, à l'étalage, au goût du brillant, à la critique ou à la raillerie aussi. Peu à peu, à force de prières, de vigilance, de reprises cent et cent fois, – quelques *Ave Maria* me servaient à la fois d'instant de prière et de redressement – l'ordre s'établit dans ce domaine. Toute conversation doit être dans la charité, pour le Seigneur, pour les autres.

Aujourd'hui, j'ai conscience d'avoir exagéré plus d'une fois et d'avoir pu être à charge à certains frères du noviciat, mais je n'en reste pas moins convaincu de l'importance primordiale de cette discipline. Quand on

relié saint Jacques, on s'étonne même de voir si peu mettre à profit un enseignement si énergique. Qui parle à tort et à travers se laisse aller selon ses caprices aux épanchements et aux discussions, aux reproches et aux applaudissements, n'aura jamais la paix. Au reste, vous savez bien que je ne suis pas parfait en ce domaine, mais maintenant, je sens très fort que cette discipline personnelle doit rester le secret de Dieu et qu'il faut s'efforcer d'être comme les autres pour les aider à propos s'il est possible. « L'« à propos de la charité » qui pense au bien de l'autre, qui le sent dans les entrailles de la charité, me paraît un idéal plus souhaitable, plus chrétien et plus beau. Tant que nous sommes à saint Jacques, je vous dirais que ses remarques sur les caractéristiques de la vraie sagesse m'ont beaucoup appris. « Elle est modeste. » Fi des emphases et des grands mots, des solennités et des grandes déclarations. Plus encore le « oui, non » de l'Évangile suggère une simplicité qui est merveilleusement désinfectante... Je n'insiste pas puisque vous le savez et repensez à ces chers textes de l'Écriture.

Le dedans exige un travail plus profond et plus étendu : « Bienheureux les cœurs purs... », les âmes transparentes. Il y a tant de beaux prétextes pour se laisser aller à ses indignations, à ses tristesses : on peut même être tenté d'en faire une question de loyauté avec soi-même. C'est une partie de nous-même qu'il faut « tailler ». Pourtant, du moment qu'on n'extériorise plus ses réactions, le travail de purification est plus aisé. Comment ne pas comprendre que tout mouvement d'impatience n'est pas une réaction du Christ en nous et qu'il faut de ce chef la combattre. Comment ne pas comprendre que toute inégalité d'humeur introduit l'erreur en notre jugement.

Les choses sont ce qu'elles sont ; moi-même qui me crois centre, je ne suis qu'« un autre » pour mes frères : il serait sot de m'établir en absolu, et ainsi de suite. Il faut une longue patience pour maîtriser ses impressions, ne pas les faire intervenir dans ses jugements et ses décisions, laisser passer un ou deux jours sans une réaction pour qu'elle soit vraie, interroger le Christ pour chercher ses pensées à Lui, ses goûts à Lui, et coûte que coûte se conformer à Lui. Encore une fois c'est un travail qui demande beaucoup d'amour, c'est ce « reniement de soi », cet « abandon de soi » que nous demande le Christ et il faut avouer que Ses regards portent sur nous des jugements inconnus de nous. Lui seul sait la différence des nerfs, les difficultés de tempérament et tel qui paraît échouer a peut-être plus.

Vous savez aussi la longue épreuve de santé, les tempêtes et les tristesses que j'ai eues la deuxième année de mes études à Saint-Maximin et comment c'est alors que s'installa au centre de ma vie la foi en son Amour incommunicablement personnel.

La paix chrétienne n'est pas purement négative par l'affranchissement des menaces d'en bas, elle est positive par la prise de conscience des biens d'En-Haut qui tiennent tous en un seul mot, Son Amour. Comment cette certitude émerveillée de son Amour, cette joie de pouvoir se définir comme saint Jean, comme chaque chrétien « celui que Jésus aime ». Pour moi, ce fut la méditation du mystère de la Croix. Les passages de saint Paul sur l'amour du Christ, les paroles de saint Jean, surtout l'immense *sicut dilexit me Pater...* (si c'est ainsi qu'il m'a aimé) et les stations du chemin de la Croix souvent parcourues ont commencé à développer en moi cette « foi

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

père, dans sa réponse du 24 juillet, me livra tout ce qu'il pensait de l'amitié :

À propos de Catherine et de sa sévérité, tu me poses une question facile et difficile ; facile parce qu'une conscience claire sent spontanément si son affection enlevait quelque chose à Dieu bien que l'illusion soit toujours possible ; difficile parce qu'on risque, en en parlant mal, de défigurer l'amour du Seigneur qui est donneur et créateur d'amitiés.

Je vais quand même essayer : une touffe de gui est mauvaise pour un chêne ; une nouvelle branche l'enrichit d'autant plus qu'elle est vigoureuse. Quand deux amis ont une vraie amitié, elle est embellie et fortifiée par de nouveaux amis.

Une amitié dans le Seigneur apporte un plus et n'est jamais un moins. D'ailleurs si le Seigneur nous dit expressément de nous aimer les uns les autres comme Lui nous aime, cette amitié venant de lui et allant à lui, tend à réaliser cet idéal irréalisable. On veut à l'ami qu'il soit plus uni au Seigneur ; on tient à son progrès comme au sien.

Le signe de cette vérité est que cette amitié n'est ni jalouse, ni exclusive ; ces ombres peuvent menacer mais on les écarte d'une manière absolue.

L'Évangile nous montre les amitiés du Seigneur : la famille de Béthanie : « Il les aimait » dit l'évangéliste ; le « disciple que Jésus aimait ». L'amitié déçue du jeune homme qui ne répond pas, pourtant Jésus « l'aimait ».

Bien loin de croire qu'il en est contrarié, c'est à Jésus lui-même que nous demandons de nous enseigner comment on aime ses proches et ses amis. Personne n'a

été fils et frère, ni ami comme lui. On peut même dire que les relations trinitaires sont amitié : « La gloire que tu me donnes parce que tu m'aimes. »

Pratiquement le Seigneur nous donne un critère à notre portée : « C'est à leurs fruits que vous les discernerez » ; si une amitié accroît la paix, la confiance dans le Seigneur, l'ouverture aux autres, le désir du mieux, c'est lui qui la donne et il en reçoit de la gloire ; sinon, il faut immédiatement travailler à la rectifier pour qu'elle soit digne d'être partagée entre amis, avec le Seigneur, inspireur et idéal des plus belles amitiés.

Une vraie amitié est une échelle de sainteté, c'est pourquoi le Seigneur « envoyait les siens deux à deux ».

Seigneur, enseigne-moi à être ami comme toi. La vie et ses imprévus font reconnaître les vraies amitiés. « Heureux, celui qui a trouvé un vrai ami. »

Tout près de Lui.

Le père Perrin a vécu pleinement toute sa vie la phrase si belle rencontrée sous sa plume : « L'Évangile nous enseigne une attention si vraie au prochain, si libre de nous-mêmes, que même la déception est supprimée... et que nous pourrions pardonner à notre frère de n'être pas comme nous voudrions qu'il soit⁸¹. »

À ce sujet, le père m'avait écrit : « Essaie de ne plus jamais repenser à ce qui a été "déception". C'est un des mots que le Seigneur m'a appris à exclure de mon vocabulaire. Il t'aime tant ; il veut t'unir à Lui si bien qu'il te fait la même demande ; du moins c'est ce qu'il me semble. Pour aimer comme Lui aussi bien les proches que les autres, il faut seulement s'offrir et l'accueillir⁸². »

Un exemple parmi tant d'autres de la délicatesse du père en matière d'amitié me revient en mémoire. Un soir, après le travail, alors que j'étais venue le rejoindre dans son bureau – il était encore rue Moustier –, il me demanda de récupérer un papier qui se trouvait dans une des poches de sa veste. Stupéfaction et fou rire : j'aperçois deux baguettes chinoises dépassant de l'une d'elles.

– Mon père, vous êtes allé au restaurant chinois ?

– Oui, ma petite fille, avec le frère Nicodème ; nous sommes rentrés vers minuit et le restaurateur m'a offert ces deux baguettes.

Lui qui avait l'habitude de se coucher tôt s'était alors adapté sans problème à cet horaire décalé, toujours fidèle à l'amitié qui se donne sans compter.

Lorsque le père Perrin était à la maison, les rares sorties le dimanche après-midi nous conduisaient chez une dame âgée de sa connaissance qui, totalement isolée, habitait les quartiers sud. Je me souviens du merveilleux cadeau que le père lui fit un jour de Noël en allant célébrer la messe chez elle. Quelle joie fut la sienne ! Oui, sa délicatesse trouvait toujours mille occasions de se manifester, surtout auprès des plus pauvres et des plus isolés. « À qui aime vraiment, la compassion est un tourment », avait-il écrit en parlant de Simone Weil⁸³.

En revenant de ces rares sorties dominicales, dans la voiture, je l'entends encore : « Nous rentrons chez nous, ma petite fille. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aime. Le primat de l'amour divin était bien pour le père et pour Juliette le fondement de cette spiritualité, primat de l'amour que nous avons évoqué au premier chapitre et qui ne semblait pas laisser de repos au père Perrin. À ce sujet, je repense soudain à l'une de ses trouvailles, qu'il nous raconta – toujours avec son petit sourire malicieux – lors d'une réunion des Fraternités : Il nous fit découvrir que le sigle Samu signifiait en fait : « Service d'Amour Mission d'Urgence. »

« L'amour du Christ nous presse », le verset de saint Paul ne laisse plus en guise de réponse de notre part d'autre raison de vivre qu'un cœur embrasé d'amour pour Jésus. Dieu n'a soif que d'être aimé, répétait inlassablement le père, et Jésus n'avait-il pas demandé à Juliette : « Il faut que toute âme qui me cherche au milieu du monde, puisse atteindre la perfection. » Cette spiritualité est une véritable école de sainteté en plein monde où ceux qui y sont appelés apprennent à aimer Jésus et à le faire aimer en gardant en mémoire que « l'amour de Dieu est un feu consumant » (He 12, 29). Ils veulent répondre le plus ardemment possible à la supplication de Jésus en Luc 12, 49 : « C'est le feu que je suis venu apporter à la terre et que puis-je vouloir sinon qu'il brûle de plus en plus ? » À cet amour excessif de Dieu pour chacune des âmes, les membres de *Caritas Christi* sont appelés à répondre comme le faisait sainte Catherine de Sienne lorsqu'elle avouait : « Ma nature c'est le feu. »

Mais comment répondre à cette soif de Jésus ? Ou plus précisément quels sont les moyens offerts par *Caritas Christi* pour atteindre les sommets de l'amour consumant ? Pour le père Perrin, cette spiritualité étant une spiritualité de l'essentiel, « une vocation d'absolu » en plein monde, selon ses propres termes, le moyen le plus simple et le plus exigeant est la vie de tous les jours dans le secret du Père. C'était, pour le fondateur,

le moyen des moyens et la marque spécifique de *Caritas Christi*. Il nous disait souvent que se pencher sur « Ton Père qui est dans le secret » revenait à « proclamer le primat absolu de l'intérieur ». Dès ses années de noviciat, il avait compris que le primat de l'intérieur seul compte pour Dieu. Dans son roman *Lettres à un jeune homme*, Max Jacob écrivait à un jeune étudiant : « C'est par la vie intérieure qu'on est sauvé ou perdu car on nous tiendra compte de nos paroles et de nos pensées⁹⁸. »

Dans toute fondation en Église, c'est l'Évangile et tout l'Évangile que chacun de ses membres est appelé à vivre. Néanmoins, chacune des fondations a sa propre coloration empruntée à un aspect bien précis de l'Évangile. Pour la fondation *Caritas Christi*, le père écrivait en 1972 : « Depuis la première heure de *Caritas Christi*, le doigt lumineux du Seigneur s'est posé à cet endroit de son Évangile⁹⁹ : “Le Père, celui qui est dans le secret” » (Mt 6, 4-6-18). Le père Perrin y attachait un tel prix qu'il en avait fait le titre d'un de ses livres *Dans le secret du Père*¹⁰⁰ et qu'il en avait fait le thème de la troisième année de formation pour les âmes appelées à cette spiritualité. Il précisait, à ce sujet, le 2 mai 1989, que « La vie secrète n'ajoute pas à la vie mais y plonge ; c'est sur la manière de vivre et de faire les choses qu'on compte pour atteindre la sainteté plus que sur les choses. » Pour bien nous faire comprendre ce mystère d'amour avec Jésus vécu au-dedans de nous, le père Perrin, au cours des retraites ou des réunions qu'il animait, revenait très souvent sur l'épisode émouvant de l'entretien de Jésus autour du puits de Sychar avec une femme de Samarie à qui il confia un des sommets de l'union d'amour : « Tels sont les adorateurs que cherche le Père. Dieu est esprit, et ceux qui adorent, c'est en esprit et vérité qu'ils doivent adorer » (Jn 4, 23-24). Immédiatement après, le père, avec beaucoup

d'émotion dans la voix, nous rappelait la promesse bouleversante du Sauveur pour de tels adorateurs : « Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi » (Ap 3, 20).

Juliette Molland disait aussi très souvent dans ses lettres adressées au père Perrin que cet aspect de la vie dans le secret du Père ne pouvait être supprimé sans enlever toute raison d'être au charisme de *Caritas Christi*, car ce secret d'amour avec Jésus était la grande source de perfection pour ceux qui veulent atteindre la sainteté en plein monde. Dans une lettre adressée au père elle écrivait : « Pour "le Père est dans le secret", là, c'est l'abîme où nous devrions nous engloutir. Je pense que là est le grand moyen pour nous laïques mêlées au monde, de vivre pleinement l'union d'amour avec Dieu¹⁰¹. » Le père Perrin nous replongeait sans cesse dans la parole de Jésus : « Le Royaume de Dieu est en dedans de nous » (Lc 17, 21), car pour lui, et il y revenait avec insistance, ce verset nous obligeait au « primat absolu de l'être sur le paraître », afin de nous garder de tout pharisaïsme. Il a consacré de nombreuses pages à la pureté d'intention qui découle de cette vie dans le secret. Il écrivait que l'intention est « ce qui intéresse Dieu, la seule chose qu'il semble voir, lui qui regarde dans le secret ; elle a tant de prix que les choses matérielles deviennent par elle "gloire de Dieu", le manger et le boire par exemple, que les plus insignifiantes prennent valeur d'éternité comme ce verre d'eau donné au pauvre¹⁰² ».

Oui, pour le père Perrin et pour Juliette, tout faire sous le regard du Père et pour plaire au Père était vraiment ce chemin de sainteté ouvert à tous ceux qui au cœur du monde, mènent leur vie semblable à celle des autres. Juliette aimait à rappeler que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ses conseils. Il était toujours disponible et chacun repartait en paix. Il s'est fait jusqu'au bout le serviteur de son Maître : « Le Maître à genoux devant les siens pour laver leurs pieds, mourant les bras ouverts pour attendre et attirer tous les hommes est l'apparition même du Miséricordieux dans notre monde¹²⁶. »

Telle était sa miséricorde qu'après sa mort, il laissa de nombreux enfants qui se sentirent soudain bien orphelins.

Une spiritualité mariale

Les grandes promesses que les saints font, au nom de Dieu, à ceux qui s'attachent à Marie, doivent faire comprendre que la Vierge est un moyen merveilleux de nous donner tout au Christ et de recevoir de lui la grâce.

J.-M. Perrin¹²⁷

En la Vigile pascale de l'année 2002, qui devait précéder de quelques jours la mort du père Perrin, je veillais près de lui. Minuit n'était pas loin, lorsque soudain, je l'entendis murmurer : « Que cette soirée soit marquée par ceci : “Et depuis cette heure-là, le disciple la prit chez lui”. Ajoutons saint Joseph et tous les autres saints. Tu vois, Camille, là tout est dit. » Oui, effectivement, pour lui tout était dit et comme le disciple bien-aimé, c'est avec joie et empressement, qu'il reçut du haut de la croix d'amour Marie pour mère, Marie, qu'il appelait la sainte des saintes. « Au pied de la croix, à l'heure où son immense douleur lui faisait ressentir plus vivement l'étendue de son amour maternel, Jésus a voulu solennellement nous faire partager celui-ci, nous le donner : femme voici ton fils (Jn 19,26) et Marie est devenue “notre mère”¹²⁸. »

Il revenait sans cesse sur le rôle de Marie au pied de la croix. « Marie, en acquiesçant autant qu'il était en son pouvoir, en adhérant à la croix rédemptrice, en y participant à un degré qui dépasse notre courte intelligence, se trouve définitivement unie à la rédemption universelle. Notre vie surnaturelle se lie à elle par de nouveaux liens et sa maternité devient plus profonde, plus

personnelle encore¹²⁹. »

Elle était pour lui un modèle d'amour. Et il disait souvent au cours de ses retraites que personne n'a su aimer Dieu et le prochain comme elle. Il revenait sans cesse sur la maternité spirituelle de Marie. Il confie un jour à Juliette : « Cette place que Marie doit tenir dans notre vie, elle doit y être la mère, celle qui communique, entretient et développe la vie. Et de même dans toute l'œuvre¹³⁰. » En haut et à gauche de chacune des lettres adressées par le père à Juliette, on peut lire *Ave Maria*.

La vie d'un chrétien qui aspire de toute son âme à la sainteté cache toujours un secret : pour le père Perrin le secret s'appelait « Marie ». La Sainte Vierge fut le moule dans lequel devait se couler toute sa spiritualité. « Inutile d'insister sur le merveilleux modèle de sainteté qu'est la Vierge Marie : on ne saurait s'approcher d'Elle sans respirer l'air pur des sommets ; et son intimité rend toujours meilleur¹³¹. »

Selon les temps liturgiques, Marie était pour lui, « la Mère du Bel Amour » ou « la Mère du pur Amour » ou « Notre-Dame du Oui » ou « Notre-Dame de toute Joie ».

Par une sorte de prévenance divine, il semble que la venue au monde du père ait été placée sous le signe de la lumière et de la tendresse toute maternelle de Notre-Dame. En effet, ses parents avaient demandé sa venue lors d'un pèlerinage à Notre-Dame de l'Épine. Cette basilique « fleur de l'architecture gothique » selon les mots de Victor Hugo, est située dans le village de l'Épine, tout proche de Châlons-en-Champagne. L'église aurait été construite pour abriter une statue miraculeuse de la Vierge, découverte au milieu d'un buisson d'épines par un berger aux alentours de 1400. Le père Perrin rend hommage à Marie en ces termes : « Je lui dois tout et je sais depuis “Notre-Dame de l'Épine” que je suis né sous cette bonne étoile. Elle s'est surtout

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

1916 : « Il m'offrira beaucoup d'hosties. »

Les derniers mois du père Perrin

Combien les saints se font transparents !

Georges Bernanos¹⁵⁴

Les mois passaient qui devaient conduire le père Joseph-Marie Perrin à son ultime rencontre avec celui dont il s'était entièrement revêtu, le bien-aimé du *Cantique des cantiques*. Comment exprimer ce qu'il était devenu les quelques derniers mois avant sa mort ? Pure transparence, pure joie, paix profonde et pure bonté. Il serait faux de dire qu'il se préparait à la rencontre avec son « Seigneur et son Dieu » car toute sa vie ne fut qu'une union intime et un commerce incessant avec lui :

Je viens d'entrer dans ma quatre-vingt-treizième année, j'ai encore divers projets d'écrits qui me tiennent à cœur, et bien loin d'éprouver l'impression d'un soir qui tombe, je suis aujourd'hui comme le veilleur qui est sûr de l'aurore. Le prophète Osée ne disait-il pas bien des années avant l'ère chrétienne : « La venue du Seigneur est certaine comme celle de l'aurore » (Os 6, 3) ? Qu'on ne me parle pas du jugement annoncé, puisque je sais, comme le disait sainte Thérèse d'Avila, que je serai jugé par mon meilleur ami. Je n'ai ni concepts, ni mots pour exprimer, pour me dire à moi-même, ce que sera cette vie nouvelle, mais j'en sais assez pour l'attendre dans la joie. « Entre dans la joie de ton Seigneur » dit simplement le Maître dans la parabole des talents. Quelle est la joie de

Dieu sinon Lui-même ? Jésus l'explique dans sa promesse : « Je reviendrai vous prendre avec moi, afin que là où je suis, vous soyez, vous aussi » (Jn 14, 3). C'est pourquoi il n'y a plus en moi que le désir grandissant de la rencontre face-à-face¹⁵⁵.

En relisant ses derniers mots sur lesquels s'achève *Comme un veilleur attend l'aurore*, j'entends encore résonner dans mon cœur avec beaucoup d'émotion ce que le père Perrin murmura une nuit où je veillais près de lui, peu de temps avant sa mort, c'était le testament qu'Ignace d'Antioche rédigea avant de subir le martyre : « Il n'y a plus en moi de feu pour aimer la matière, mais une eau vive qui murmure et qui dit au-dedans de moi : “Viens vers le Père”¹⁵⁶ .»

Les derniers temps, alors que la maladie faisait son chemin, le père s'affaiblissait de plus en plus. Bientôt, dans l'impossibilité où il était de marcher, il ne se déplaçait plus qu'en fauteuil roulant. Je repense soudain aux fêtes de Noël que j'étais venue partager avec lui ; après le repas, en attendant nos amis japonais qui devaient venir le voir, il m'avoua avec humour, mais pour cacher sa souffrance que je devinais : « Tu vois Camille, je suis emmailloté comme l'Enfant-Jésus. » Cette dépendance s'aggravait, et les derniers mois, il dut s'aliter définitivement, dans un total abandon qu'il accepta, mais qui fut véritablement une épreuve crucifiante pour lui. Citant la belle phrase d'un auteur protestant il écrivit : « Dieu par le vieillissement et la maladie nous dépouille comme une mère fait de l'enfant qu'elle couche entre ses bras¹⁵⁷ . »

Il devenait de plus en plus silencieux. Si, par impossible, je devais tout oublier de ce qui concerne le père Perrin, seule surgirait de ma mémoire la qualité de ses silences.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ANNEXES

La naissance des Fraternités *Caritas Christi*

Quand j'écoutais la lecture de l'appel aux laïcs de Jean-Paul II, une parole m'a frappé en plein cœur et redonné vitalité au désir qui me brûlait dans la fondation de *Caritas Christi* ; j'étais comme remis à la source. J'y avais pensé pendant des années et avais lancé dans cette direction quelques tentatives, mais brusquement j'avais pris conscience de ce que voulait l'Esprit Saint et qu'il me demandait en urgence.

Voici donc la parole du Pape. Après avoir parlé des Instituts séculiers de laïcs et de prêtres, il ajoutait : « Le Saint-Esprit suscite d'autres formes de donation de soi, dans lesquelles se donnent des personnes qui restent pleinement dans la vie laïque. » C'était exactement ce qu'à Saint-Gall en 1938 le père Gemelli m'avait dit de la pensée de Pie XI et que nous avons porté ensemble, Juliette et moi, et réalisé ensuite avec Solange.

Par une délicatesse d'amour dont le Seigneur seul a le secret, il a suscité dans le cœur d'une laïque ce même désir de sainteté dans sa vie quotidienne. Le 30 mars 1989, soixantième anniversaire de mon ordination, sur son lieu de travail, elle recevait brusquement en plein cœur la joie de Dieu, comprenant le mystère de la résurrection et l'urgence de le crier au monde entier. Elle passait instantanément d'une vie de « mécréante », comme elle se plaisait à le dire, à une vie livrée à Dieu. Elle m'apportait ce désir reçu du Saint-Esprit qui était pour moi une réponse que j'attendais plus ou moins consciemment.

Cette amitié soudaine appelait la création des Fraternités

laïques *Caritas Christi*, d'autant plus que j'étais émerveillé de la manière dont le Seigneur la préparait à servir l'œuvre de son amour. Car comme s'il était pressé, dès la Pentecôte, le Seigneur lui faisait découvrir l'urgence de sa mission. Par *Les Cahiers de Juliette*, elle apprenait que ce qui lui était donné et ce qui la dévorait intérieurement était cela même qui avait été la fondation de *Caritas Christi*.

En effet le jaillissement du Saint-Esprit dans le laïcat avec une autre formulation et un autre style de donation totale inspirait le même feu que le Seigneur veut répandre sur la terre. On retrouve dans les nouvelles Fraternités les trois traits qui avaient marqué la fondation : la volonté consciente du plus haut amour de Dieu et du prochain possible ici-bas, l'esprit missionnaire, et l'authenticité de la vie laïque. L'essentiel, tout d'abord, est la conscience d'être aimé à ce point de Dieu et de n'être rien que par cet amour infini follement gratuit. Pour réaliser cet idéal, la vie doit être au-dedans, dans une totale et continuelle offrande qui fera dire avec émerveillement et certitude : « C'est le Christ qui vit ma vie. » Il s'agit d'être vide de soi pour que le Seigneur remplisse tout, si bien que vivant les œuvres de Marthe avec l'esprit de Marie, tout est prière, tout est amour, tout est annonce de l'Évangile, même sans paroles, parce que tout est de lui, par lui et pour lui.

La relation à l'autre est aussi communion au Christ, parce que son disciple a appris à se faire proche du frère et que le Seigneur compte trouver dans les siens un coopérateur, un suppléant pour servir l'autre en son nom (1Co 3, 9). Où qu'il soit, par sa famille, sa profession, son habitat, il n'a pas plus de raison d'être là que le Seigneur n'a d'y venir. « Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde », dit Jésus (Jn 17, 18) et il se sait envoyé, tout infirme qu'il soit, par le même amour et pour la même mission.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le père fonde Les prêtres de *Caritas Christi*, avec Gabriel Peloquin, professeur au séminaire de Bordeaux, Joseph Noisée, curé à Bordeaux, Robert Merilhoux, prêtre psychothérapeute à Paris et Mgr Julien Gouet, évêque auxiliaire de Paris.

9 avril 1969

Audience du père Perrin avec le pape Paul VI à Rome.

25 avril 1972

Nouvelle audience du père Perrin, accompagné de Solange, avec le pape Paul VI à Rome, pour lui dire la raison d'être de *Caritas Christi*.

8 mai 1979

Le père remet à Jean-Paul II les autographes de Simone Weil.

6 août 1979

Mort de Juliette qui demande comme seule épitaphe sur sa tombe à Noves : « Dieu est Amour. »

13 janvier 1980

Mort de Solange à Aix-en-Provence. Enterrée à Orange. Sur sa tombe, une inscription : « Dieu est Amour. »

Fin juin 1980

Le père quitte Aix-en-Provence et réintègre le couvent de Marseille jusqu'en 1983.

1983-1988

Installation avenue Foch, en qualité de chapelain dans une maison Timon-David, qui fermera ses portes en 1988.

1984

Rencontre avec un chrétien de Bordeaux, Bruno Calvet. Celui-ci porte un projet : l'acquisition d'un domaine de 380 hectares dans la Drôme, au Pradier, afin d'en faire un centre de ressourcement spirituel. Le père Perrin approuve et soutient le projet.

Pentecôte 1988

Le père Benoît Rivière, qui exerçait son ministère de prêtre à la paroisse de la Trinité, à Marseille, offre l'hospitalité au père Perrin au 10, rue Moustier.

30 mars 1989

Jour du soixantième anniversaire de son sacerdoce, naissance des Fraternités *Caritas Christi*.

14 mai 1989

En la fête de la Pentecôte, au Pradier, confirmation de l'appel pour la naissance des Fraternités *Caritas Christi*.

9 janvier 1996

En la fête du baptême du Seigneur, le père Perrin rentre chez les Petites Sœurs des Pauvres à Mazargues.

10 février 2000

À 17 h 30, en présence de monsieur Jean-Claude Gaudin, maire de Marseille, Mme Tamar Samash, consul général d'Israël à Marseille, remet au père Perrin la médaille de Juste parmi les nations.

30 septembre 2000

Dernière homélie publique à Notre-Dame-de-la-Garde.

13 avril 2002

À 20 heures, le père Perrin s'éteint aux derniers versets du *Salve regina*.

17 avril 2002

Ses obsèques sont célébrées en la chapelle du couvent des dominicains.

L'inhumation a lieu le même jour au cimetière des dominicains de l'hôtellerie de la Sainte-Baume.

19 novembre 2005

Tenue d'un colloque, à Marseille, consacré au père Joseph-Marie Perrin, *Une vie au service de la sainteté des laïcs*.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Le père avec sa mère et son grand-père Ernest de la Boullaye dans le Morvan en 1938



Le père Perrin au Sahara où il prêchait une retraite aux Petits Frères de Charles de Foucauld En haut : 4e à partir de la gauche



Le père Perrin à Corpeau dans les années 1940



À son bureau en 1970



Le père Perrin accompagné de Solange Beaumier rencontre le pape Paul VI en 1969



Remise des autographes de Simone Weil au pape Jean-Paul II le 8 mai 1979

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

94. *Documentation catholique*, 21 octobre 1979.
95. J.-M. PERRIN, *L'Heure des laïcs*, éd. Le Rameau, 1953.
96. Juliette MOLLAND, *Premier cahier*, p. 1.
97. J.-M. PERRIN, lettre à Juliette Molland, 20 janvier 1971.
98. Max JACOB, *Lettres à un jeune homme*, éd. Bartillat, 2009, p. 62.
99. J.-M. PERRIN, *Visées essentielles de Caritas Christi*, Aix-en-Provence, 5 avril 1974, p. 12.
100. J.-M. PERRIN, *Dans le secret du Père*, éd. Aubier, 1959.
101. Juliette MOLLAND, lettre au père Perrin, 4 novembre 1968.
102. J.-M. PERRIN, *Vivre avec Dieu*, éd. Montaigne, 1957, p. 188.
103. J.-M. PERRIN, *Aujourd'hui l'Évangile de l'Amour*, éd. du Cerf, 1980, p. 11.
104. J.-M. PERRIN, *Visées essentielles de Caritas Christi*, Aix-en-Provence, 5 avril 1974, p. 26.
105. J.-M. PERRIN, Lettre à Juliette Molland, 28 mai 1940.
106. J.-M. PERRIN, *Visées essentielles de Caritas Christi*, Aix-en-Provence, 5 avril 1974, p. 27.
107. Juliette MOLLAND, lettre au père Perrin, 9 avril 1971.
108. Juliette MOLLAND, lettre aux Petites Sœurs de Catherine de Sienne, 16 juin 1936.
109. *Lumen Gentium*. 1, 1.
110. J.-M. PERRIN, texte adressé aux Fraternités *Caritas Christi*, 15 août 1990.
111. J.-M. PERRIN, *Visées essentielles de Caritas Christi*, Aix-en-Provence, 5 avril 1974, p. 43.
112. J.-M. PERRIN, lettre à Juliette Molland, 1939.
113. J.-M. PERRIN, *Visées essentielles de Caritas Christi*, Aix-en-Provence, 5 avril 1974, p. 36.
114. Jean COCTEAU, *Le coq et l'arlequin*, éd. La Sirène, 1918.
115. *Ombres et lumière*, n° 124, décembre 1998.
116. J.-M. PERRIN, lettre à Juliette Molland, 19 janvier 1963.
117. J.-M. PERRIN, *Le Mystère de la Charité*, Desclée de Brouwer, 1960, p. 376.

118. J.-M. PERRIN, « Être fondateur », ébauche d'article, 22 mars 1942.
119. J.-M. PERRIN, *Comme un veilleur attend l'aurore*, éd. du Cerf, 1998, p. 40.
120. Henri-Dominique LACORDAIRE, *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne*, librairie Ch. Poussielgue, 1897, p. 100.
121. J.-M. PERRIN, lettre à Madeleine Dain, 20 avril 1975.
122. J.-M. PERRIN, lettre à Camille Leca, 20 août 1989.
123. J.-M. PERRIN, lettre à Juliette Molland, 8 janvier 1974.
124. Vladimir Ghika (1873-1954). Prince roumain d'origine orthodoxe, converti au catholicisme latin, fut ordonné prêtre à Paris en 1923. Ami de Jacques Maritain, Emmanuel Mounier et Paul Claudel, il fut arrêté en 1952 par la police communiste à Bucarest et mourut en prison, suite aux tortures subies. Il a été béatifié à Bucarest le 31 août 2013.
125. Alex-Ceslas RZEWUSKI (1892-1983), dominicain, était né dans une famille de la noblesse polonaise. Portraitiste, biographe et mémorialiste de l'entourage de Jean Cocteau, il a publié trois ouvrages : *À travers l'invisible cristal* ; *Confessions d'un dominicain*, éd. Plon, 1976 ; *L'instant*, éd. Plon, 1981 ; *La double tragédie de Misia Sert*, éd. du Cerf, 2006.
126. J.-M. PERRIN, *L'Évangile de la joie*, op. cit., p. 105.
127. J.-M. PERRIN, *Marie, Mère du Christ et des chrétiens*, éd. Desclée de Brouwer, 1961, p. 22.
128. J.-M. PERRIN, *Le Mystère de la Charité*, éd. Desclée de Brouwer, 1960, p. 98.
129. J.-M. PERRIN, *Marie, Mère du Christ et des chrétiens*, éd. Desclée de Brouwer, p. 131.
130. J.-M. PERRIN, lettre à Juliette Molland, 8 août 1939.
131. J.-M. PERRIN, *Saint Gabriel de l'Addolorata*, éd. du Cerf, 1936, p. 58.
132. J.-M. PERRIN, « Être fondateur », ébauche d'article, 22 mars 1942.
133. J.-M. PERRIN, *L'heure vient et c'est maintenant*, éd. Saint-Paul, 1989, p. 80.
134. Alfred DE MUSSET, *À Ninon*, éd. Gallimard, La Pléiade, n° 12, 1933.
135. J.-M. PERRIN, *Le Rosaire et ma vie*, ébauche d'article.
136. J.-M. PERRIN, op. cit.
137. *Ombres et Lumières*, décembre, 1998, n° 24.

138. J.-M. PERRIN, *Marie, Mère du Christ et des chrétiens*, éd. Desclée de Brouwer, 1961, p. 130.
139. J.-M. PERRIN, lettre à Camille Leca, 22 juillet 1992.
140. J.-M. PERRIN, lettre à Madeleine Dain, 26 décembre 1963.
141. J.-M. PERRIN, lettre à Camille Leca, 15 juillet 1992.
142. J.-M. PERRIN, *Saint Gabriel de l'Addolorata*, éd. du Cerf, 1936, p. 43.
143. J.-M. PERRIN, *Marie, Mère du Christ et des chrétiens*, éd. Desclée de Brouwer, 1961, p. 111.
144. J.-M. PERRIN, *l'Amour de Dieu dans le Christ Jésus*, éd. Le Laurier, 1984, p. 21.
145. J.-M. PERRIN, lettre à Juliette Molland, 9 février 1937.
146. J.-M. PERRIN, Lettre à Juliette Molland, 1938.
147. Gustave THIBON, *Notre regard qui manque à la lumière*, éd. Fayard, 1975.
148. J.-M. PERRIN, *L'Eucharistie, de l'Évangile à Vatican II*, Beauchesne, 1971, p. 111.
149. J.-M. PERRIN, op. cit., p. 79.
150. J.-M. PERRIN, op. cit. p. 28.
151. J.-M. PERRIN, op. cit., p. 77 et 78.
152. Le père Jean Legrez, dominicain, est archevêque d'Albi depuis février 2011.
153. J.-M. PERRIN, *Le laïc, un baptisé*, éd. Nouvelle Cité, 1987, p. 108.
154. Georges BERNANOS, *La joie*, éd. Plon, 1959, p. 419.
155. J.-M. PERRIN, *Comme un veilleur attend l'aurore*, op. cit., 1998.
156. Ignace d'ANTIOCHE, Lettre aux Romains VII, 2.
157. J.-M. PERRIN, lettre à Juliette Molland, 15 septembre 1958.
158. J.-M. PERRIN, *Le Mystère de la charité*, op. cit., p. 49.
159. Cf. *infra* p. 211.
160. Le père Ignace de la Potterie, mort le 11 septembre 2003, jésuite, spécialiste des écrits johanniques, fut un ardent chercheur et défenseur de la vérité à travers l'exégèse.
161. J.-M. PERRIN, lettre à Juliette Molland, 26 juillet 1965.
162. J.-M. PERRIN, lettre à Juliette Molland, 19 mai 1963.

163. *Attente de Dieu* est un recueil de textes et de lettres écrit par Simone Weil au père Joseph-Marie Perrin de janvier à juin 1942.